

Pierre Poivre à M. de St Priest, à Manille ce 30 septembre 1751

Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale. BnF, N.A.F. 9.224 (folios 169 – 174).

M. de St Priest est un des directeurs de la Compagnie des Indes. Compte-rendu façon « honorable correspondant », considérations géo-militaro-économico-politiques. La colonie espagnole des Philippines, long exposé, richesse du pays, faiblesse des défenses. Manille, les moines, les indiens. Les colonies hollandaises aux Philippines et Moluques. Prospérité, évolution des défenses, faiblesses dues aux mercenaires dont des Français. Les positions anglaises. (Lettre de six feuillets recto-verso, écrite par un copiste)

=====

M. de St. Priest

à Manille ce 30 septembre 1751

Monsieur,

La lettre que j'ai l'honneur d'adresser à la Compagnie contient dans le plus grand détail le rapport que je vous dois au sujet de l'entreprise dont je suis chargé. Je vous prie de vouloir bien sacrifier un moment pour la lire en particulier et examiner avec attention la conduite que j'ai tenue jusqu'ici dans l'affaire délicate à laquelle je travaille. Je ne crois pas avoir rien à ajouter au compte que je vous rends dans cette lettre.

Comme les affaires de la Compagnie à laquelle vous présidez se font principalement dans les Indes, ses intérêts se trouvent mêlés avec ceux des peuples qui les habitent et de toutes les colonies européennes qui y sont établies, le moindre événement, la plus petite nouveauté peut faire pour elles un objet intéressant, et tandis que tout le reste de la France reçoit les nouvelles de cet Orient avec des sentiments de simple curiosité, la Compagnie seule a des raisons d'intérêt pour désirer d'en être instruite ; la situation des autres compagnies ses rivales, leurs entreprises, leurs succès, et leurs disgrâces ne sauraient être un objet indifférent pour elle. Le voyageur à son service ou zélé pour ses intérêts doit lui faire savoir tout ce qui se passe, sans craindre d'aller trop loin ni dans ses recherches, ni dans le rapport qu'il doit lui faire.

C'est dans ces sentiments que je voyage et je vous avoue sincèrement qu'après l'objet principal pour lequel je suis envoyé je n'ai d'autre but dans toutes mes courses que celui de m'instruire et de faire note de tout ce que je crois pouvoir être utile à la Compagnie. J'aime mieux tomber dans le défaut de recueillir plusieurs choses inutiles que de courir le risque d'en laisser échapper quelqu'une qui pourrait intéresser. Ainsi je vous prie de me pardonner l'ennui que doit vous causer la longueur de cette lettre qui sera à proprement parler une gazette ou un recueil d'anecdotes sur la situation présente de cette partie de l'Orient au-delà du Gange.

La colonie espagnole établie dans ces îles, a beaucoup déchu de l'état florissant où elle était avant la dernière guerre. La prise d'un de ses galions par M. Anson en 44, un armement dispendieux et mal concerté pour aller en 45 tirer vengeance de cet officier anglais, enfin les mauvais offices de leurs voisins les Hollandais en 46, ont ruiné les Espagnols dans ce pays-ci. La liberté accordée aux Français pendant la guerre pour les voyages du Pérou, a également beaucoup nui au commerce de Manille dont les marchandises n'ont plus le même débit dans l'Amérique espagnole, depuis que nos marchands ont rempli avec les leurs les magasins du Mexique et du Pérou. Enfin si le galion de l'année passée n'arrive pas (ce que tout le monde craint avec fondement) ce pays-ci se trouvera épuisé et sans ressource. Mais il ne faut que l'arrivée de ce galion pour remettre les choses dans leur état, puisque suivant les envois qui ont été faits il doit rapporter plus de six millions de piastres. Quelles prodigieuses richesses, risquées sur un seul vaisseau, appartenant à une petite colonie composée de moins de mille Espagnols (non compris les moines qui sont au nombre de cinq cents) et après les pertes immenses que ceux-ci ont soufferts pendant la guerre !

Vous voyez, Monsieur, que le sort de cette colonie dépend absolument de celui d'un seul vaisseau qu'on envoie tous les ans d'ici à Acapulco. Une faute de cette conséquence dans le gouvernement espagnol est d'autant moins pardonnable que les îles Philippines sont par elles-mêmes, si riches, et si fertiles que pour y vivre dans l'abondance et avec toutes les commodités de la vie, les Espagnols n'auraient nullement besoin, s'ils voulaient, du commerce de la nouvelle Espagne. Ils ont et ils auraient s'ils étaient d'autres hommes, de quoi attirer chez eux l'argent des étrangers, au lieu de le leur distribuer comme ils font tous les ans à l'arrivée de leur galion.

Ces îles fournissent abondamment tout ce qui est nécessaire pour mener une vie délicieuse, le riz, le blé, le maïs, la volaille, les bestiaux, le gibier, les fruits, tout cela en abondance. Outre cela le coton, l'abaca qui est une espèce de filasse qui suppléait au chanvre, le cacao, le café, le poivre, la cannelle, le sucre, l'indigo, les bois de teinture, l'huile, la cire, l'écaille, le cauris, le bicho de mar [*sic* ?], et plus que tout cela les perles, l'or, le cuivre, le fer, le soufre, le salpêtre, les bois qui sont propres à la construction, et à la beauté et bonté desquels on ne peut rien ajouter. En un mot ce pays-ci ne manque absolument de rien, et il pourrait facilement se passer des autres. L'on m'a même assuré que quelques-unes de ces îles produisent de la muscade, mais que ces arbres précieux se trouvaient sur le haut de montagnes habitées par des indiens sauvages qui ne permettent point au faible Espagnol d'en approcher. Aussi quelque diligence que j'ai faite pour en avoir et même pour en voir, je n'ai encore pu réussir.

Pour recueillir toutes ces productions de la nature et mettre en usage tant de biens, les Espagnols ne manquent point de bras, ils ont sous leur domination plus de quinze cent mille indiens (y compris les femmes et les enfants) qui ont de l'industrie et dont l'on tirerait un grand parti en les dégageant de l'état de paresse et d'oisiveté dans lequel ils vivent, en les encourageant et les appliquant au travail. Mais bien loin de là : les Espagnols, ennemis eux-mêmes du travail, laissent croupir les indiens dans l'oisiveté. Ils semblent n'avoir conquis ces îles que pour en convertir les habitants à la religion et en faire un peuple inutile. Le gouverneur se contente d'exiger d'eux un tribut fixé à six réaux ou trois quart de piastre par tête depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, et n'exige rien de plus. Ce tribut ramassé forme tous les ans une rente de cinq cent mille piastres dont la moitié reste entre les mains des collecteurs qui sont les alcades et les moines, et l'autre moitié entre dans les coffres du roi. Outre cette somme il entre encore tous les ans cinquante mille piastres pour les trois fermes de vin de coco, du béthel, et du tabac, et autre 50 mille au moins, pour les droits des sommes chinoises et autres vaisseaux étrangers qui viennent tous les ans dans le port. Enfin il y a plusieurs autres petits articles tels que la vente de certaines charges et les impôts arbitraires levés sur les Chinois, lesquels articles mettent encore annuellement plus de soixante mille piastres dans les coffres du roi.

Croirez-vous Monsieur, qu'avec tout ce revenu et au milieu de tant de biens, le gouverneur espagnol manque toujours d'argent, et que le roi d'Espagne est obligé d'envoyer tous les ans de quoi payer la garnison, et soixante et quinze mille piastres pour les moines, dans un pays si riche, si fertile, si étendu, qui pourrait fournir des millions à l'Espagne, dans un pays où sans parler de toutes les riches denrées qu'il produit, on recueille tous les ans environ cent mille taels pesant d'or, et cela sans ouvrir et creuser les mines. Vous pensez sans doute que puisque le gouverneur dépense ici tant d'argent il doit y avoir beaucoup d'ouvrage de fait et que l'on y exécute de grandes entreprises : il n'y a ici autre chose que la ville qui est assez bien bâtie et fortifiée, c'est un ouvrage ancien, on y voit de fort belles églises et en très grand nombre. Il y a dans les vingt-quatre provinces dont est composé ce gouvernement une douzaine de fortins que l'on dit mal entretenus avec des petites garnisons d'indiens. La garnison de la ville composée de cinq cents indiens est fort mal entretenue et mal payée. Chaque soldat a deux piastres par mois, quoique l'on en passe six sur les comptes du roi. Il n'y aucune marine et je ne connais dans le port qu'un brigantin et une mauvaise frégate à laquelle on va faire de grandes réparations pour l'envoyer l'année prochaine à Acapulco. En un mot cette colonie est si faible par mer que les Malais de Jolo, ceux qui habitent les petites îles du nord de Bornéo et celles du sud de Paragoa, viennent continuellement infester les côtes dans des petites pirogues, font des descentes, enlèvent des villages entiers, et viennent jusque dans la baie de Manille, sans que les Espagnols sachent s'y opposer. M. le Gouverneur me disait ces jours passés que suivant le rapport des alcades des provinces, il avait compté jusqu'à onze mille esclaves faits par les Malais susdits sur les indiens de la domination espagnole, dans l'espace de huit ou dix ans.

Aujourd'hui les Espagnols semblent vouloir sortir de cet état d'indolence qui les rendait méprisables à leurs voisins, ils ont formé un petit armement qu'ils ont envoyé à Jolo pour soumettre le peuple de cette île à son roi légitime qui s'était réfugié à Manille, et avait reçu le baptême. Nous apprenons par un champan expédié de Sanbuangan [Sambuangan] que l'armée espagnole composée d'environ deux mille indiens avec quelques officiers européens s'est présentée dans la rade de Jolo, qu'après avoir canonné le fort ou le retranchement des Malais, ils ont fait une descente et ont livré bataille à l'ennemi à qui ils ont tué environ cent hommes et en ont perdu dix huit ou vingt, qu'ensuite ayant brûlé deux villages, les Jolos ont demandé la paix qu'on leur a accordée à condition qu'ils recevraient leur roi légitime qui était resté à Sanbuangan, et qu'ils rendraient tous les captifs qu'ils avaient faits les années précédentes sur les Espagnols. Ces conditions ont été acceptées, et comme les champans et galères qui portaient l'armée espagnole n'étaient pas en sûreté dans la rade de Jolo exposée aux vents de sud-ouest, le commandant espagnol a fait promettre aux chefs de Jolo de le suivre à Sanbuangan pour aller au devant de leur roi, et ratifier avec lui les conditions de la paix qu'on leur accordait.

Les Espagnols sont retournés à Mindanao, ou cinq ou six caricolles malaises de Jolo les ont suivis portant douze chefs et plusieurs personnes de la famille de leur roi. La conduite de ces Malais dans le port de Sanbuangan a fait soupçonner au gouverneur espagnol quelque trahison de la part non seulement des nouveaux arrivés, mais de la part même du roi néophyte allié des Espagnols, lequel était dans le fort, traité avec distinction. On a surpris quelques lettres dans lesquelles on dit que l'on a trouvé des preuves de trahison, et aussitôt on a saisi le pauvre roi et on l'a mis aux fers avec tous ceux qui étaient venus au-devant de lui au nombre de cent quatre-vingt. Voilà où en est cette expédition des Espagnols qui font de nouvelles recrues d'Indiens pour envoyer un renfort à Sanbuangan.

Par tout ce que je viens de dire vous voyez Monsieur, ce que c'est que cette colonie espagnole. Il y a du terrain, des hommes, et des richesses suffisantes pour former un beau royaume, et c'est une des plus faibles colonies des Indes, une colonie à charge à l'Espagne qui loin d'en rien tirer, y fait passer annuellement des hommes et de l'argent. Que peut-on attendre autre chose [sic] d'un pays où les moines sont absolument les maîtres, où les officiers royaux n'ont aucun pouvoir ... ceci demanderait une longue explication que les bornes d'une lettre ne me permettent pas. Pour vous faire connaître clairement la source du désordre, il suffit de vous dire que le roi d'Espagne n'a point de force dans ce pays-ci, qu'il n'en a même jamais eu de considérable, que ce sont les moines missionnaires qui ont conquis toutes les îles, et qui les retiennent encore aujourd'hui par la religion dans l'obéissance du roi catholique.

Les moines sont nécessaires et c'est ce qui les rend maîtres ; les indiens ne connaissent qu'eux et n'obéissent jamais aux ordres des alcades sans avoir consulté le père ou le moine. Celui-ci n'exige autre chose de l'indien que beaucoup d'aumônes, et de l'assiduité à toutes les petites pratiques d'église qui ont été multipliées à l'infini. Tout l'or que l'indien ramasse doit venir dans le coffre du moine, et au défaut d'or, le coton, le riz, le cacao, etc., tout est bon. L'aumône faite et le rosaire récité, l'indien peut faire tout ce que bon lui semble, le Padre est son protecteur. Il est fort ordinaire de voir les moines revenir des provinces à Manille avec quinze et vingt mille piastres en or après cinq ans d'administration. On dit communément dans ce pays-ci que les meilleurs postes de la république sont ceux des provinciaux, des jésuites, dominicains, augustins, et franciscains parce que pendant les trois années de leur charge, ils vont faire la visite des provinces, font contribuer les indiens et moines, leurs sujets, et reviennent à Manille avec soixante jusqu'à quatre-vingt mille piastres. Quel chagrin pour un Français dont la nation est alliée de celle de l'Espagne de voir un si riche pays en si mauvaises mains, et abandonné pour ainsi dire au premier occupant. Il est certain que si nous étions jamais en guerre avec les Espagnols, il nous serait très aisé de nous emparer de ce pays-ci, il ne faudrait pour cela que deux mille hommes avec cinq cents moines.

Les colonies hollandaises se soutiennent dans un état florissant du côté du commerce et s'y soutiendront toujours jusqu'à ce que quelque autre nation vienne les forcer à en partager avec elle les profits. Les Hollandais se sont tellement rendus maîtres des pays immenses qu'ils possèdent à cette extrémité du monde, que les peuples chez qui ils se sont établis sont moins leurs alliés que leurs esclaves, ils les ont liés par des traités de commerce si avantageux pour leur Compagnie que ces pauvres indiens ne peuvent traiter qu'avec ses agents et qu'elle seule retire tout le fruit de leur travail ; elle seule règle le prix des marchandises qu'elle leur vend, et la valeur de celles qu'ils lui fournissent.

Batavia, le centre de tout ce commerce immense que fait la Compagnie tant au Japon, qu'à la Chine, Siam, Malac, Sumatra, Java, Bornéo, et les Moluques ne peut que se soutenir avec éclat, il est vrai que sous le gouvernement du dernier général le baron d'Ymoff, le commerce des particuliers est beaucoup tombé, par les nouveaux arrangements qu'il a établis, tous à l'avantage uniquement de la Compagnie : mais les profits de cette compagnie ont augmenté, son commerce est en fort bon état, et elle serait trop riche, disent les Hollandais eux-mêmes, si elle n'était pas volée aussi considérablement qu'elle l'est.

Cette colonie serait sans contredit la plus florissante des Indes, si l'air y était plus sain, mais l'insalubrité de cet élément, entretient Batavia dans un deuil continuel, il y meurt tous les ans plus de quinze cents Européens, et les envois d'hommes que l'on fait tous les ans d'Hollande ne suffisent jamais pour compléter la garnison l'espace d'un mois entier. Il est certain que si les Hollandais n'avaient pas le secret d'attirer chez eux grand nombre d'étrangers, ses établissements des Indes seraient capables de dépeupler leur pays en Europe, ou ils se verraient obligés d'abandonner ici une partie de leurs colonies : la garnison de Batavia, et celles des Moluques sont presque entièrement composées de Français, d'Allemands qu'ils trouvent le moyen de remplacer tous les ans à mesure que le mauvais air les fait périr. Cependant il faut remarquer que toutes ces garnisons aujourd'hui sont très faibles, et peu attachées à leurs maîtres dont elles éprouvent beaucoup de dureté. Cette année-ci au mois de Juin 1751, la garnison à Batavia n'était plus que de sept cents hommes, et une flotte de trente vaisseaux qui est arrivée suivant l'usage annuel n'a apporté aucun soldat, par ce dit-on que le Prince d'Orange n'en laisse plus passer. Les garnisons des Moluques sont beaucoup plus faibles.

Les Hollandais ont actuellement une guerre avec le peuple de Bantam, et une guerre cruelle qui leur coûte déjà beaucoup de monde, et qu'ils termineront difficilement à leur avantage. Le 15 de juin de cette année ils étaient assiégés par trente mille hommes dans leur forteresse de Bantam. Ils avaient déjà fait plusieurs sorties où ils avaient toujours perdu. Leurs ennemis ont parmi eux des soldats européens et sont fort aguerris. Le motif de cette guerre est l'élection d'un roi que chaque parti veut faire à sa fantaisie. Vous savez que le dernier roi de Bantam a été enlevé par les Hollandais et envoyé prisonnier à Amboine. La reine son épouse qui lui a succédé au gouvernement des peuples a aussi été enlevée par trahison et mise prisonnière sur l'île Edam, où elle est morte dans vingt-quatre heures de poison, à ce que l'on dit. (Cette île d'Edam est celle où les Hollandais ont fait périr tant d'hommes de nos équipages des vaisseaux de Chine pris par M. Barnet).

Depuis la mort du baron d'Ymoff, les Javanais semblent ne plus craindre les Hollandais, ils se révoltent de tous côtés. Le Samaran, le plus puissant prince de Java leur fait aussi la guerre. Ce serait à présent le bon temps pour tomber sur Batavia et les Moluques, si nous avions la guerre avec la République. Il est probable que si on les attaquait aujourd'hui dans ce pays-là ils succomberaient. J'avais oublié de vous dire que les soldats français de la garnison de Batavia se sont révoltés en février dernier, ont maltraité considérablement un conseiller des Indes et que la nécessité et le nombre mettant un obstacle à la punition des coupables, on les a tous envoyés à la guerre de Bantam dans la crainte d'une révolte de plus grande conséquence. Je crois que dans un cas de guerre avec Batavia on pourrait tirer parti de ces Français.

J'aurais beaucoup de choses à vous dire sur les Moluques, j'ai ramassé ici avec plusieurs personnes qui fréquentent ces îles, diverses petites anecdotes curieuses et intéressantes, mais je m'aperçois que j'abuse de votre bonté et que je vous ferais perdre par la lecture de ma lettre un temps précieux qui serait employé plus utilement ailleurs. Je ne veux plus vous dire qu'un mot au sujet des établissements anglais dans la partie de l'Inde au-delà du Gange.

Les Anglais paraissent très empressés à s'établir dans le voisinage des colonies hollandaises ; s'ils n'ont encore pu réussir à Java et aux Moluques, ils n'en ont pas perdu l'espérance, et ils ont plus de succès du côté de Sumatra où ils viennent d'en établir deux nouveaux, l'un dans la baie des Lampour, dans le détroit de la Sonde, et l'autre sur la côte de la même île de Sumatra, dans le détroit de Malac. Ils ont fortifié et augmenté leur comptoir de Bancoule d'où ils tirent de l'or, du poivre, de la cannelle, du benjoin, et diverses marchandises profitables.

Les mêmes Anglais voient avec un œil de jalousie le nouveau fort que les Hollandais ont construit dans la rivière de Banjar-Massen à Bornéo. Ce fort les menace d'une interdiction de

Manille, le 30 septembre 1751 - Poivre à M. de St Priest

commerce dans ce pays-là et je ne doute pas qu'ils ne fassent tous leurs efforts pour se former un établissement dans cette île qui est riche.

Je finis Monsieur, en vous priant de vouloir bien m'accorder votre protection comme à un serviteur zélé pour les intérêts de la Compagnie. Je ferai tous mes efforts pour m'en rendre digne et la mériter par mes services.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect,

Monsieur

Votre tres humble et
très obéissant serviteur

Le Poivre [*signature autographe*]

* * *